

Ci-contre,
Hospital (1970).
En bas,
Juvenile Court (1973).
PHOTOS ZIPPORAH FILMS



femme («pour qu'elle ne s'étouffe pas en l'avalant») est à ce sujet parlante. Alors qu'il s'acharne, en vain, malgré les grognements de protestation de la mourante, une autre lui dit timidement qu'il n'y parviendra pas : ce sont ses vraies dents.

Cruciaux. Wiseman tourne *Juvenile Court* dans le tribunal pour enfants de Memphis, quatre ans après *Law and Order*. Ce qu'il y voit, le quotidien du tribunal, est passionnant : les enfants flottant dans des costumes trop grands, appelant leur mère, terrorisés de passer devant le juge ; les adolescentes assumant crânement leurs transgressions ; l'angoissant regard d'un jeune baby-sitter accusé d'agression sexuelle... Et le juge Turner, personnage central du film. Comme dans *Law and Order* (et comme dans *Hospital*, et comme dans la plupart des films de Wiseman) la *color line* décrite par W.E.B. Du Bois, qui départage deux mondes, est omniprésente. «Cette petite fille dessine très bien mais elle ne fait pas la différence entre blanc et noir... d'habitude, les enfants font des ombres...» s'étonne ainsi ce psy analysant le dessin d'une fugueuse noire de 11 ans.

Là encore, la capacité de Wiseman à s'introduire dans les endroits les plus cruciaux des rouages parfois grinçants de l'Etat est stupéfiante. A la fin de *Juvenile Court*, les négociations d'un plaider-coupable sur le cas d'un jeune ayant participé, sous la menace jure-t-il, à un cambriolage, est haletant. Il aura 18 ans dans quelques semaines. Doit-il encore être considéré comme un enfant ? Jugé comme un adulte, il pourrait encourir la peine capitale. Jugé comme un enfant, l'affaire peut se finir au centre de redressement du comté. A l'énoncé de sa peine il suffoque. Son avocat l'assure qu'il a échappé au pire, qu'un jour il comprendra. «Donc c'est juste.»

SONYA FAURE



Frederick Wiseman, ses prises de vies

L'immense documentariste américain qui a passé sa carrière à explorer les rouages des institutions américaines, tribunaux, écoles ou hôpitaux, fait l'objet d'une rétrospective parisienne alors que trois de ses films restaurés sortent en salle.

«Donc c'est juste.» Ce sont les tout derniers mots du documentaire *Juvenile Court*, ceux qu'un avocat adresse à un jeune sous le coup de sa condamnation pour vol à main armée. Donc c'est juste, ou comment un système s'organise pour produire une justice, des lois gravées dans le marbre et d'autres faites pour être contournées, des sanctions équitables ou des châtiements arbitraires, couverts par un système bis, non écrit, celui de la force et qui paraît aller de soi pour tous, ceux qui la font régner et celles et ceux qui en sont les victimes. Des normes, et de l'infinie variété de manières de les appliquer : le grand cinéaste américain Frederick Wiseman, 94 ans, a passé sa carrière à filmer la trame de ce système, celui des services sociaux (*Welfare*, 1973, repris l'an passé sur scène par Julie Deliquet), de l'hôpital et de l'école (*High School*, 1968), celui de la police, de la justice et de la prison. La Cinémathèque du documentaire, à Paris, organise une rétrospective intégrale de son œuvre, projetée principalement dans les salles du centre Pompidou. Trois de ses films, tout juste restaurés, ressortent par ailleurs en salles ce mercredi. *Hospital* (1970) ne nous épargne rien du quotidien du service des urgences du Metropolitan Hospital de New York – ventres cisailés au bloc, gorges tranchées, vomissements monstres, prêtre qui rôde auprès d'une femme intubée et mal en point. Ni l'humanité des soignants ni la dureté des règles sociales qui font errer les plus pauvres sur leur brancard d'un hôpital public à l'autre, au gré des lits disponibles. *Law and Order* (1969) et *Juvenile Court* (1973) peuvent se voir comme un diptyque. Le premier est une virée dans les voitures de patrouilles de la police de Kansas City (Missouri), quelques mois après les émeutes de 1968 qui embrasèrent les quartiers populaires et noirs des villes américaines après l'assassinat de Martin Luther King. Wiseman filme les policiers au moment même où Nixon fait campagne sur le slogan «*Law and Order*» – le titre de son documentaire en est la reprise ironique. Pas de voix off ni commentaire, comme le veulent les films de Wiseman. Mais un montage serré et une dramaturgie davantage inspirée de la littérature et du théâtre que des livres de sociologie, comme il l'a revendiqué.

Terrifiant. Soudain la caméra zoome sur un visage attrapé dans un commissariat ou dans la rue, sans prendre le temps de faire le point, puis des yeux, furieux ou

égarés, émergent doucement du flou. Wiseman n'intervient pas, n'interviewe pas. Il capte ces moments récurrents où, entre deux interventions, les policiers parlent d'une voiture à l'autre, accoudés à leur portière, discutent salaires, piston ou à quel moment sortir son arme. Un agent passe son après-midi à trancher le différend qui oppose un chauffeur de taxi et une vieille femme noire très apprêtée qui refuse de sortir du véhicule tant qu'il ne lui aura pas rendu les 80 cents qu'il lui doit. Un supérieur explique (vainement) à ses hommes qu'ils gagneraient à ne pas

insulter les «civils» qui peuvent mal le prendre. *Law and Order* saisit des rapports sociaux terriblement figés dans leur gangue sociale et raciale. L'instant (une éternité) où un policier étouffe une prostituée noire par une clé de bras, face caméra, sans aucune gêne, est terrifiant. Wiseman reviendra justement sur cette scène, en 2001, dans la revue *l'Homme et la Société*, pour expliquer pourquoi selon lui sa présence ne changeait rien au comportement des personnes filmées : «99 % des gens ne prêtent aucune attention à la caméra. [...] Les gens tiennent déjà un rôle et se sentent

confortables dans ce rôle. Ils sont déjà eux et ils ne peuvent pas devenir quelqu'un d'autre parce qu'ils sont filmés. [...] Ils vont agir selon ce qui leur semble juste parce que nous pensons tous agir de façon correcte. [...] Dans *Law and Order* on voit un policier qui étrangle une fille devant la caméra. S'il pensait faire quelque chose de mal, pourquoi l'aurait-il fait devant la caméra ?» Ce qu'il attrape surtout, c'est l'étonnante gaucherie des policiers qui crève les yeux quand ils ont fini de rouler les mécaniques. La scène où un agent essaie bravement d'enlever le dentier d'une très vieille

LAW AND ORDER, HOSPITAL et JUVENILE COURT en versions restaurées, en salles le 11 septembre.
FREDERICK WISEMAN : L'INTÉGRALE au centre Pompidou avec la Cinémathèque du documentaire à la BPI, jusqu'au 31 mars.
MASTERCLASSE au centre Pompidou avec le cinéaste, le 28 septembre à 16 heures.
Rens. : Bpi.fr/frederick-wiseman-integrale
HOMMAGES À FREDERICK WISEMAN au Festival du cinéma américain de Deauville, jusqu'au 15 septembre.